



Vers le Nord

Christine Salomon

► **To cite this version:**

Christine Salomon. Vers le Nord. Autrepart - revue de sciences sociales au Sud, Presses de Sciences Po (PFNSP), 2009, 49, pp.223-240. <inserm-00382842>

HAL Id: inserm-00382842

<http://www.hal.inserm.fr/inserm-00382842>

Submitted on 11 May 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VERS LE NORD

Christine SALOMON

Anthropologue, INSERM U. 687,
Hôpital Paul Brousse, 16 avenue Paul Vaillant Couturier F-94807 VILLEJUIF ,
Christine.Salomon@inserm.fr

Résumé :

L'article repose sur une enquête dans les sites touristiques du Sénégal, notamment la Petite Côte, et des récits d'hommes, engagés une série d'activités commerciales informelles, qui échangent de la sexualité contre des cadeaux ou la perspective d'un visa avec des vacancières *tubaab* plus âgées. L'étude de ces formes de sexe transactionnel entre hommes africains et femmes du Nord interroge les catégories de tourisme sexuel féminin et de prostitution masculine et, au-delà, la construction qui oppose entre eux rapports affectifs et monétaires. Elle souligne la place des clichés racistes et la force d'imposition de normes de genre tout en montrant la complexité des rapports de forces dans des relations où l'asymétrie habituelle d'âge et de pouvoir économique dans l'hétérosexualité est renversée.

Mots clés :

Tourisme ; genre ; âge ; pouvoir économique ; stéréotype raciste ; transaction sexuelle ; *mbaraan*.

Cet article s'intéresse aux échanges économico-sexuels sur la Petite Côte du Sénégal entre jeunes hommes locaux et touristes européennes, françaises dans leur majorité, plus âgées et fortunées qu'eux, donc à des relations hétérosexuelles impliquant une compensation dans lesquelles ce sont des hommes qui sont rémunérés ou entretenus par des femmes, un type de relations qui a longtemps fait l'objet d'une « formidable occultation sociale » [Tabet, 2004 : 171]. À l'occultation, a succédé une approche qui s'est empressée de déclarer caduque le caractère inégalitaire des rapports de genre et dépassée la domination masculine au nom d'« *une stratégie de la réciprocité* » des femmes aujourd'hui. L'idée, simpliste, formulée par Pascal Bruckner¹, est généralement celle qui est reprise dans la presse – et parfois dans l'anthropologie – pour évoquer le tourisme sexuel : « Déjà, le succès croissant du tourisme sexuel féminin montre que, dans ce domaine, la femme marche sur les pas de l'homme, réitérant les représentations du pouvoir, de la domination et de l'exploitation [« Vers un tourisme sexuel de masse », F. Michel, *Le Monde diplomatique*, août 2006].

Pourtant le film *Vers Le Sud*, adapté de la nouvelle éponyme, avait sorti le sujet de cette vision réductrice en le resituant dans un contexte « où les rapports de classe sont si terrifiants, où l'écart entre les riches et les pauvres est si grand, où l'humiliation, le dédain, le mépris de l'autre sont si importants [que] la seule chose qui peut rapprocher un homme et une femme, c'est le désir. Et le désir de transgresser » [D. Laferrière, *Le Monde* 3.2.2006]. Cette transgression des frontières assignées exprime la quête d'hommes et de femmes empêchés de mener une vie viable – les uns parce qu'ils sont pauvres et noirs, les autres, qui ne le sont pas, parce qu'elles sont catégorisées comme vieilles –qui s'engagent dans un autre genre de vie, s'écartant des normes et devenant de ce fait à son tour invivable également. L'histoire du film se situe en Haïti quand le tourisme y existait encore. Construite sur des récits autonomes de femmes nord-américaines, elle raconte leur solitude, leur exclusion, à cause de l'âge, du marché sexuel et leur goût pour des « garçons magiques », jeunes, pauvres et accessibles, au Sud. Ces récits suggèrent que les relations nouées, rendues possibles par les nouvelles formes d'autonomie financière conquises par les femmes au Nord, sont des rapports de pouvoir qui s'enracinent dans un passé colonial expert en sexualisation des questions raciales comme en

¹ « À quand l'extension de la prostitution aux deux sexes, la parité dans ce domaine essentiel ? Tout y concourt, les mentalités sont prêtes » [Libération, 20.5.2000]. Et dans la même veine : « À mesure que les femmes s'attacheront davantage à leur vie professionnelle, à leurs projets personnels, elles trouveront plus simple, elles aussi, de payer pour baiser ; et elles se tourneront vers le tourisme sexuel » [Houellebecq 2001].

racialisation des questions sexuelles et, plus largement, des inégalités sociales [Fanon, 1952, Guillaumin, 1992].

Le contexte actuel de globalisation, dominé par l'expansion généralisée de la marchandisation et sa main mise sur toutes les relations sociales, dont celles de genre [Marie, 1997], réactualise et amplifie ces inégalités. En effet, tandis que les migrations touristiques du Nord vers le Sud ne cessent d'augmenter, les citoyens des pays du Sud, dont le Sénégal – qui selon l'index du PNUD fait partie des plus pauvres (au 19^o rang mondial) et a été jusque-là un grand pourvoyeur d'émigrants – sont empêchés partout d'accès aux pays riches par le renforcement des barrières qui leur sont opposées, sans pouvoir y mettre un frein réellement, tant les raisons semblent fortes de les franchir. Et ce, quel que soit le prix à payer comme l'ont exprimé ces jeunes tentant le tout pour « partir en *kaw* » - *kaw* désignant en wolof le haut donc le Nord - au cri de « Barsa ou *barsàq* » : Barcelone ou la mort. Il serait cependant faux de croire que l'attrait du Nord tel qu'on se le représente en Afrique et en particulier au Sénégal, n'a qu'un fondement économique et touche seulement les plus pauvres. C'est en fait toute une jeunesse urbaine qui affirme aujourd'hui son inscription dans la globalisation et la donne à voir dans une esthétique subversive, une mixité des langues – wolof, français, anglais –, dans de nouvelles formes de sociabilités [Biaya, 2000] ainsi que dans des réseaux sexuels élargis auxquels participent les relations entre de jeunes hommes sénégalais « conjoncturés » (victimes de la conjoncture économique du pays) et des vacancières européennes. La fluidité et la complexité de leurs échanges économique-sexuels ne peuvent se laisser catégoriser en termes de prostitution et de tourisme sexuel. Elles relèvent de formes jusque-là marginales de sexe hétérosexuel transactionnel dans lesquelles l'asymétrie de fortune et d'âge est inversée par rapport au sens habituel, les hommes étant les plus jeunes et les fournisseurs du service sexuel². Cette notion de sexe transactionnel est empruntée à des chercheurs qui se sont intéressés, en Afrique du Sud, aux jeunes femmes des *townships* qui ne sont pas des prostituées, dont on ne peut pas entièrement analyser les conduites en termes de stratégie de survie, mais qui monnaient leur sexualité contre des biens à des hommes plus aisés qu'elles considèrent comme des *boy friends* [Hunter, 2002 ; Leclerc-Madlala, 2004].

² Des transactions de ce type entre des femmes africaines d'âge moyen et des hommes plus jeunes existeraient aussi, par exemple au Cameroun [« Mœurs : l'attrait croissant de la prostitution masculine », *Dikalo*, 25.1.2005], en Uganda comme le montre l'analyse des aventures d'une *Sugar Mummy* baptisée Angela dans une série de revues populaires [Gysels *et al.*, 2005]. A Dakar, le récit d'une jeune femme prostituée mentionne aussi le phénomène [Samb, 1990 : 14].

Les hommes Sénégalais dont il est question ici, souvent en contact avec les touristes par un travail de plagiste, barman, employé d'hôtel, guide ou par la vente ambulante, nommés « Sex machines » dans les années 1990 [Biaya, 2001], sont plutôt qualifiés aujourd'hui de « *topp tubaab* » (*topp* suivre en wolof) ou de « gigolos ». Sur la Petite Côte, principale destination touristique du Sénégal, on les appelle « antiquaires », ce qui renvoie aux marchands d'objets prétendument anciens proposés sur les plages et situe clairement l'ensemble de leurs activités, y compris la drague des vacancières, dans le champ commercial. Leurs relations relèvent d'un type particulier d'intersection des hiérarchies sociales Nord-Sud et des inégalités économiques avec le genre et l'âge rendu possible par le tourisme international.

L'article rappelle d'abord les grandes lignes d'une controverse opposant à ce sujet les chercheurs qui les rangent dans la catégorie du tourisme sexuel et ceux qui préfèrent les qualifier de tourisme sentimental. Au-delà, c'est la construction qui fait des rapports affectifs et monétaires des sphères séparées qui est interrogée. La description s'attache aux similarités et aux différences entre femmes et hommes qui pratiquent ce qu'on nomme au Sénégal *mbaraan* : circonvenir quelqu'un et l'amener à faire des cadeaux en lui faisant entrevoir, voire en lui accordant, des faveurs sexuelles, un type de relation dont l'analyse des variantes féminine et masculine souligne la force d'imposition des normes de genre.

L'enquête repose sur l'observation des lieux de drague et sur une vingtaine de récits d'hommes dont la plupart sont dans la trentaine³, exerçant pour la plupart dans la station touristique de Saly, officiellement comme guides, petits employés de l'hôtellerie ou vendeurs d'objets au marché artisanal, mais tous régulièrement engagés dans la recherche de « copines » européennes, le plus souvent françaises. Elle ne s'est qu'accessoirement attachée à ces dernières car il est vite apparu qu'être en leur compagnie et assimilée à elles constituait un obstacle aux entretiens approfondis avec les hommes sénégalais, d'autant que la situation de l'ethnographe, seule sur le terrain, une femme *tubaab* « libre », d'un certain âge de surcroît, la plaçait déjà en permanence dans une position ambiguë de gibier potentiel⁴. Et ce bien qu'une majorité des hommes contactés l'aient été en présence d'étudiants en sociologie –

³ Au Sénégal, comme le montre l'âge des interviewés, le statut économique et social prime sur l'âge lui-même pour définir la jeunesse des hommes.

⁴ Une observation similaire a été faite par une anthropologue américaine en Gambie : « *My research required close work with Gambian men, which was disrupted by my occasional attempt to interview tourist women. Indeed it became essential to my research to separate myself from tourist women. And yet I, too, as an anthropologist traveling without the guardianship of a male protector, was implicated in many of the same ways as other women travelers* » [Ebron, 2002 : 178].

Nini Diouf ou Youssou Sarr – qui les avaient sollicités quelque temps auparavant pour répondre à un questionnaire dans le cadre de mémoires de maîtrise ou de DEA. Les entretiens pour la moitié d'entre eux ont été répétés à deux ans de distance, 2005 et 2007, ce qui a permis de mieux cerner les trajectoires biographiques, la place des transactions sexuelles avec les touristes dans l'ensemble des relations sociales de ces hommes et de mieux comprendre le retentissement de leur activité de « mbaraneurs » – qui pratiquent le *mbaraan* (la drague intéressée) – sur la construction de la masculinité.

Tourisme sexuel et argent versus tourisme sentimental et amour?

Bien que l'anthropologie en France ait eu du mal à constituer le tourisme – trop frivole, lié à l'hédonisme – en champ d'études légitime et que la discipline dans son grand partage entre Eux et Nous se soit montrée réticente à ethnographier les touristes [Crick, 1989 : 311; Picard et Michaud, 2001 : 5], il existe un corpus anglophone abondant, en économie, géographie humaine et sociologie surtout, qui renseigne sur le tourisme international et ses versants sexuels.

Une série de recherches, dont une majorité date des dix dernières années, s'est intéressée au marché touristique sexuel ouvert aux femmes, décrit sur le pourtour de la Méditerranée⁵, en Asie⁶, dans la région Caraïbe⁷ ainsi qu'en Afrique sub-saharienne⁸. S'il existe des caractéristiques propres à chaque site étudié, comme l'origine des touristes⁹, des points communs sont manifestes : le contexte balnéaire, l'écart colossal entre le niveau de vie des visiteurs et celui des gens du cru, le développement pour échapper à la pauvreté d'un secteur informel auquel se rattachent ces jeunes hommes en quête d'amitiés professionnelles avec les touristes, leur connaissance des langues et cultures du Nord et leur volonté de donner une image d'eux qui colle aux attentes des touristes. Une autre constante semble être, au sein d'un même lieu, la diversité des liens noués entre eux et les vacancières, elles-mêmes partout catégorisées en fonction de leur âge et de leur richesse supposée. Ces relations vont d'un soir,

⁵ La Grèce [Zinovieff, 1991], Jérusalem [Cohen, 1971 ; Bowman, 1989, 1996], les plages de Tunisie [Levy, Laporte et El Kebi, 2001].

⁶ Bali [Dahles, 1998 ; Dahles and Bras, 1999 ; Jennaway, 2008], la Thaïlande [Malam, 2003], le Rajasthan [Hottola, 2002].

⁷ La Jamaïque [Pruitt et Lafont, 1995 ; Sanchez-Taylor, 2001], la République Dominicaine [Herold, Garcia, DeMoya, 2001], Cuba [O'Connell Davidson, 1996 ; Cabezas, 2002], la Barbade [de Albuquerque et McElroy 2001] ainsi que l'Équateur [Meisch, 1995] et le Costa Rica [Schaffer 1996] et une étude dans huit territoires de la région [Kempadoo, 2001].

⁸ En Gambie [Wagner, 1977 ; Wagner et Yamba 1986 ; Brown, 1992 ; Ebron, 2002 ; Nyanzi, Rosenberg-Jallow *et al*, 2005], à Zanzibar en Tanzanie [Sumich, 2002], sur les berges du Lac Malawi [Prowse, 2004] ainsi que dans la région côtière du Kenya [Kibicho, 2004].

⁹ En ce qui concerne l'Afrique sub-saharienne, à Zanzibar et au Malawi elles sont européennes et sud-africaines, en Gambie scandinaves et anglaises, au Kenya allemandes et anglaises, et au Sénégal majoritairement françaises.

ou de quelques jours, à des formes plus stables entretenues par une communication à distance et l'envoi de mandats. Elles donnent parfois lieu aussi à des cohabitations, que ce soit sur place ou en Europe¹⁰, voire à des mariages.

Une controverse s'est développée à ce sujet dans la région Caraïbe : les femmes des pays riches voyageant seules, ou du moins non accompagnées par un homme, qui engagent des relations avec des hommes pauvres des pays visités sont-elles des touristes sexuelles ou sont-elles simplement à la poursuite d'idylles exotiques ainsi que l'a soutenu Meish [1995] pour les « gringas » en Equateur ? Pruitt et Lafont [1995], sans toutefois nier l'existence d'inégalités et de relations de pouvoir ni le rôle des motivations économiques chez les hommes jamaïcains, ont formulé le concept de « tourisme sentimental » (*romance tourism*), différent du tourisme sexuel par la durée des relations qui s'établissent et l'intérêt, des femmes pour le partenaire, qui ne serait pas un simple objet sexuel, et sa culture. Ces points de vue ont suscité de vives critiques d'autres chercheurs travaillant dans la même région [de Albuquerque, 1998 ; O'Connell Davidson, 1998 ; Sanchez Taylor, 2001, 2006]. Le double standard appliqué aux touristes, selon qu'ils sont hommes ou femmes, serait fondé sur une construction essentialiste du genre et de l'hétérosexualité qui aboutirait à minorer, voire à occulter la racialisation de la domination à l'œuvre dans ces relations et surtout à obscurcir les notions d'exploitation sexuelle et de victimisation. Refusant de dissocier un tourisme masculin qui serait sexuel et un tourisme féminin qui serait sentimental, ils avancent que le recours à la sentimentalité constitue un faux-fuyant commun aux clientes et aux clients pour ne pas se reconnaître comme des prédateurs et qu'il s'agit de rapports prostitutionnels¹¹. La forme prise par le débat montre la difficulté à appréhender les divers types d'interférences entre relations sociales intimes et transactions économiques et à se distancier d'une conception de l'amour et de l'argent qui les construit sous l'angle de sphères séparées que souillerait tout contact entre elles. Conception qui conduit à considérer que c'est l'existence même d'un transfert monétaire qui détermine la nature des relations et à penser toutes les

¹⁰ Jusqu'à ce qu'il y ait eu des politiques d'immigration en Europe étant plus souples que celles d'Amérique du Nord, les Européennes étaient davantage susceptibles de ramener ou d'inviter un homme que les Américaines, contraintes pour continuer la relation, de s'installer avec lui sur place, par exemple en Jamaïque [Pruitt, Lafont, 1995 : 426].

¹¹ Une majorité (60%) des vacancières en Jamaïque et en République dominicaine qui ont eu des rapports sexuels avec des hommes locaux et qui ont répondu à un questionnaire reconnaissent la composante économique de la relation. Elles la définissent pour 22% d'entre elles comme de l'amour (*real love*), 39% une histoire de vacances (*holiday romance*) et 15% des rapports physiques (*casual sex*) [Sanchez-Taylor, 2001]. Une étude auprès de 661 hommes germanophones ayant eu lors de vacances en Thaïlande, aux Philippines, en République Dominicaine, au Kenya et au Brésil des relations sexuelles avec des femmes de ces pays montre également que 80% d'entre eux ne se considèrent pas comme des touristes sexuels. Les enquêtés identifient plutôt la relation, bien qu'elle ait pu démarrer par une rétribution de la sexualité, comme plus prolongée et personnalisée que la prostitution tel que le sens commun le conçoit, incluant pour la partenaire à la fois intérêt économique et sentiment [Günther, 1998].

transactions sexuelles monétisées comme n'étant « rien d'autre que » des échanges prostitutionnels [Zelizer, 2001, 2005].

Si le débat a rencontré peu d'échos dans les recherches africanistes qui s'intéressent à des sociétés où l'impératif moral à séparer échange monétaire et échange sexuel n'a jamais réussi à totalement s'imposer, l'ensemble des descriptions souligne en revanche qu'il s'agit bien de rapports de pouvoir, marqués par l'unidirectionnalité du transfert économique des femmes touristes vers des jeunes hommes vivant de leur débrouillardise, ce qui constitue un indicateur de transformation de la sexualité masculine en une sexualité de service, même si celle-ci n'est jamais tarifée. Tous les travaux indiquent également que le voyage en Europe représente la contrepartie économique la plus recherchée pour le service fourni. C'est le cas à Cape Maclear au Malawi [Prowse, 2004 : 29] comme à Zanzibar bien qu'il semble y avoir peu de Tanzaniens à obtenir le billet convoité [Sumich, 2002 : 45]. Dans la région de Malindi au Kenya, une enquête par questionnaire auprès des *beach boys* révèle néanmoins que 18% d'entre eux se sont déjà rendus en Europe grâce à des ami-e-s touristes [Kibicho, 2004 : 135]. En Gambie, tous les auteurs mettent également l'accent sur l'aspiration à obtenir en échange de faveurs sexuelles « *a White ticket to Babylon* », le blanc représentant ici davantage la couleur de la richesse que celle de la peau¹², même si les enquêtes auprès des *bumpsters* – un terme qui serait dérivé du mot suédois pour vagabond – mettent l'accent sur leur construction fortement racialisée de la sexualité [Ebron, 2002 ; Nyanzi, Rosenberg-Jallow *et al.*, 2005]. *Performing Africa*, une étude consacrée aux griots de Gambie, remarque que de nombreux autres jeunes Gambiens partagent avec les *bumpsters* le rêve d'accéder à une vie meilleure par le biais d'une histoire sentimentale ou d'un mariage avec une touriste, tout en stigmatisant la dépravation des femmes du Nord [Ebron, 2002 : 177]. L'analyse fait contre point aux interprétations en termes d'exploitation sexuelle des hommes par les femmes : non seulement les récits féminins ne constituent pas une simple inversion des récits masculins de vacances et les *bumpsters* gambiens ne sont nullement représentés comme des proies faciles, mais eux-mêmes sont à mille lieues de se considérer comme des victimes [Ebron, 2002 : 169]¹³. S'inspirant de l'approche de Gayle Rubin [1975] qui lie processus sociaux et mentaux, elle souligne l'écart entre hommes et femmes dans la façon d'appréhender les relations et la

¹² Paulla Ebron, elle-même africaine américaine, observe que la plupart des Gambiens voient les femmes africaines américaines comme une autre sorte de femmes *tubaab* de mauvaise vie, du fait qu'elles sont riches et voyagent seules [2002 : 184].

¹³ Les études sur les *beach boys* du Malawi et de Zanzibar relèvent également que ce sont plutôt eux qui voient les touristes comme des proies.

difficulté à distinguer clairement opprimé et oppresseur. Tous en effet espèrent, au travers de leurs rencontres, échapper à certains aspects de la domination, économique ou patriarcale. Mais c'est précisément dans les contradictions et les recoupements entre les façons masculines et féminines de faire avec la domination et les marges ainsi gagnées que leurs relations, qui sont des relations de pouvoir, se construisent.

Les antiquaires : gigolos et hommes d'affaires

Les entretiens menés au Sénégal avec des « antiquaires » éclairent la prégnance des enjeux économiques, jugés plus importants que les considérations morales, qui amènent à justifier l'arnaque, du moins avec les touristes, ainsi que l'expose sans fard cet homme de 28 ans exerçant à Saly :

« Le métier d'antiquaire est un métier facile, on peut amasser beaucoup d'argent. J'étais employé à FRAM deux ans comme pâtissier. Comme ils ne me payaient pas assez j'ai rendu le tablier et je suis venu au niveau des antiquaires. Ici en une journée tu peux gagner le salaire d'un mois à l'hôtel. On a des coups avec les *tubaab*. Par exemple si on tombe sur quelqu'un qui ne connaît pas le pays et ne sait pas comment ça se passe, on l'arnaque et la vie continue. Ici on se débrouille. »

Ceux qui ont une certaine ancienneté dans cette activité, dans laquelle la drague des vacancières occupe une place prépondérante, se présentent eux-mêmes plutôt comme *businessmaan*. Ce terme anglais « wolofisé » correspond en fait à une identité professionnelle revendiquée par tous ceux qui, sans véritable qualification professionnelle, s'activent dans le commerce informel, franchissant assez souvent les frontières du légal. Sa construction linguistique renvoie à d'autres catégories de « travailleurs de la débrouille » : *faqmaan* (enfant des rues vivant de chapardages et de mendicité), *bujumaan* (recycleur de déchets solides) [Cissé, 2007], *rangumaan* ou *nurumaan* (vendeur du marché Sandaga sans marchandises et sans échoppe, spécialisé dans l'intermédiation) [Faye et Thioub, 2002]. Mais comparés à ces différentes figures de la marginalité qui tentent de survivre dans les rues, harcelés par la police, les « antiquaires-hommes d'affaires » de Saly tiennent le haut du pavé. Un ou des coups réussis leur ont généralement déjà permis de payer une adhésion coûteuse à une association de chauffeurs, de guides ou bien de commerçants et d'obtenir ainsi un badge qui les autorise à exercer à la sortie des hôtels sans être inquiétés par les forces de l'ordre, ce qui les distingue des débutants dans l'activité [Salomon, 2009]. Ceux-ci, plus jeunes et plus précaires, sans badge, n'ont en principe pas le droit d'aborder les touristes au sein même de la

station touristique et sont stigmatisés par leurs aînés comme « gigolos », un terme négatif qui n'a pas d'équivalent en wolof¹⁴ et qu'un antiquaire de 37 ans définit ainsi :

« Les gigolos c'est les jeunes qui draguent les vieilles pour en tirer le max. Ce n'est pas bien. La famille est au courant, la *tubaab* elle graisse la patte du papa, de la maman, de tout le monde pour mieux vous tenir ».

Les plus anciens soupçonnent ces concurrents de « gâter le métier » par leur maladresse et de se faire avoir par les Européennes dont on perçoit ici une représentation très négative : des vieilles manipulatrices retorses avec lesquelles il faut rentrer dans un rapport de force et rivaliser de ruse. Comme l'explique un *businessmaan* de 34 ans, seule l'expérience permet d'apprendre à calculer les risques et de ne pas se faire rouler par de vagues promesses :

« Là où l'argent est facile la tentation est énorme. Tu te dis c'est la solution parce que tu vois des gens qui sont partis et qui reviennent en vacances qui construisent une belle maison. Tu te dis c'est la belle vie, c'est la porte de sortie, je me jette à l'eau. Après un ou deux ans tu acquiers de l'expérience. Au début il y a des femmes qui viennent ; elles te disent moi je suis à la recherche d'un mari, elles te disent ce qu'elles veulent à travers des gestes, elles te montrent ce qu'elles vont faire pour toi. Je vais t'emmener en Europe, je vais te faire passer une belle vie. Mais est ce qu'elle a les moyens ? Ce n'est pas parce qu'elle est Européenne qu'elle a les moyens. »

Si les « antiquaires » sont tous ouvertement en quête de l'excellence économique et sociale féminine, ils se représentent les Européennes qui voyagent seules, ou entre copines, en quête d'excellence esthétique et sexuelle. Ils voient leur virilité, qu'ils vantent en reprenant les clichés sur l'hypersexualité masculine noire, comme un fonds de commerce indissociable à leurs yeux d'une africanité que beaucoup mettent en scène au travers de constructions de soi hypertrophiant des traits censés plaire aux Occidentaux – le look artiste-rasta ou le look athlète-rappeur. C'est cette hypersexualité que viendraient, selon eux, chercher au Sénégal des Européennes d'âge moyen ou avancé, si ce n'est fortunées du moins aisées – séniorité et pouvoir économique étant associés –, frustrées et insatiables du point de vue sexuel, volontiers présentées comme des femmes sans moralité ni scrupules, de surcroît peu généreuses, cherchant à donner le moins possible en retour.

¹⁴ Sinon des périphrases très approximatives, puisqu'on dira de l'homme qu'il est incapable d'attacher deux bouts de bois (paresseux), que c'est lui qui porte la ceinture (féminine de perles) ou que c'est la femme qui mène la barque, ces deux dernières expressions s'employant aussi pour blâmer les couples où la femme a de l'initiative.

Dans une économie de type spéculatif, déboires et déceptions apparaissent évidemment comme une contrepartie obligée. Et effectivement, il arrive à ces hommes de s'engager dans des aventures qui s'avèrent sans lendemain et s'apparentent à des prestations ponctuelles, réduites à un acte physique, en outre généralement non rémunéré – si ce n'est par un repas offert – dans la mesure où la transaction n'est jamais explicitée au départ. Mais les échecs, les relations qui tournent mal ou court, ne font que relancer incessamment le jeu. Tous espèrent par l'intermédiaire d'une rencontre plus chanceuse que les autres progresser vers l'ascension sociale exprimée par l'axiome des « quatre V : villa, voiture, visa, virement ». Perspective résumée par un homme de 26 ans qui a démarré comme laveur de voitures, auquel « sa première Française » a envoyé la somme nécessaire pour passer le permis de conduire¹⁵ et qui travaille au moment de l'entretien comme chauffeur de taxi pour le compte de son frère : « Petit à petit l'oiseau fait son nid ». Il espère prochainement devenir son propre patron grâce à deux autres touristes rencontrées, une Française et une Suisse, avec qui il reste en contact et dont il escompte l'aide pour acheter la voiture nécessaire.

Comme seules des relations durables permettent de trouver « la porte de sortie » tant désirée, et qui est située au Nord, « en *kaw* », un enjeu important est de savoir les pérenniser. Les demandes en mariage s'inscrivent ainsi dans une stratégie qui vise à rassurer la partenaire européenne du sérieux des intentions masculines et à officialiser la relation, le mariage (ou le remariage) traditionnel et religieux restant au Sénégal une norme généralisée et le seul moyen légitimer socialement des relations sexuelles [Diop, 1985 ; Antoine et Nanitelamio, 1995 ; Adjamagbo, Antoine et Dial, 2004 ; Dial, 2007]. À la différence du mariage à la mosquée, le mariage civil impose un délai avant d'être célébré et, afin d'être reconnu par les consulats européens, le choix de la monogamie (l'homme sénégalais qui épouse une Sénégalaise pouvant opter pour la polygamie limitée à quatre épouses). Mais comme les mariages traditionnels et religieux sont loin d'être tous enregistrés à la mairie, des hommes antérieurement mariés avec des Sénégalaises peuvent, sans divorcer, se marier ensuite civilement à une Européenne, officiellement sous le régime de la monogamie. Dans un contexte de restriction drastique de délivrance des visas, où le mariage civil est devenu la seule possibilité légale de migration¹⁶, un tel arrangement avec la loi semble d'ailleurs

¹⁵ Somme qui équivaut à 150 Euros, équivalente à presque deux mois du salaire minimum au Sénégal.

¹⁶ Dans un questionnaire sur les mariages mixtes passé par une étudiante en sociologie, les conjoints sénégalais interrogés sur leur motivation, ayant à choisir entre amour, argent ou voyage, ont très majoritairement opté pour le voyage : 17 réponses

nettement moins risqué et plus économique que le recours aux faux papiers. L'étude des registres des mariages à la mairie de Mbour, ville à proximité de la station balnéaire de Saly, révèle que, depuis les années 2000, les mariages mixtes totalisent (selon l'année) entre 17 et 24% de l'ensemble des mariages civils célébrés dans la région. Dans ces mixités, les unions où la femme est européenne dépassent en nombre celles où l'homme est européen et sa conjointe sénégalaise¹⁷. Quand la femme est européenne, française dans 73% des cas, elle est aussi trois fois sur quatre plus âgée que son mari sénégalais. Dans la moitié de ces unions, la femme est de quinze ans ou plus l'aînée du mari alors que la norme d'écart d'âge au Sénégal est en règle générale clairement à l'inverse : la femme sénégalaise est en moyenne de dix ans plus jeune que son époux dans les unions monogamiques et de vingt dans les unions polygamiques [Antoine et Nanitelamio, 1995]. En outre, la monogamie – de règle dans les mariages mixtes – ouvre sur la possibilité de choisir la communauté des biens, un régime matrimonial qui constitue une sécurité pour le conjoint le moins doté. L'étude des registres indique que la communauté est préférée à la séparation des biens dans presque la moitié des mariages mixtes où la femme est européenne.

Le transfert économique, réel ou escompté, est cependant loin de pouvoir à lui seul déterminer la nature de la relation dont il s'agit. Si les compensations font partie de la relation sociale, celle-ci ne s'y résume évidemment pas. Plus la relation est durable et plus elle requiert un investissement psychologique et social des partenaires. Les discours masculins recueillis expriment des formes d'attachement, formulés en termes de sentiments d'amitié, de reconnaissance, voire d'amour, qui ne sauraient s'interpréter comme la volonté de camoufler les aspects commerciaux de la transaction, qui ne le sont généralement pas. Il paraît plus pertinent pour comprendre les relations de se demander si (et dans quelle mesure) la domination économique et le statut des femmes leur permettent de conditionner la sexualité masculine et, partant, si (et dans quelle mesure) l'inversion de l'asymétrie dans le pouvoir économique et l'âge se traduit par une reconfiguration des rôles de genre impliquant ce qui serait une « féminisation » des hommes [Ebron, 2002 : 172].

chez les hommes contre 4 pour l'argent et 3 pour l'amour ; 18 réponses chez les femmes contre 5 pour l'argent et aucune pour l'amour [Diouf, 2003].

¹⁷ Ces unions avec des hommes européens s'inscrivent dans le fil de l'histoire coloniale au Sénégal des « mariages à la mode du pays » dont les premiers, plutôt durables, ont unis au XVII^e siècle dans la région – à Saly-Portudal, Joal et Rufisco - des femmes *sereer* avec des Portugais puis, à Gorée et Saint Louis, des *Signares* avec des Français ou des Anglais, le temps de leur séjour.

Mbaraneuses et Mbaraneurs

La pratique sociale que le wolof appelle *mbaraan*, amener quelqu'un à faire des cadeaux en lui faisant miroiter des faveurs sexuelles, paraît trouver ses racines dans une institution ancienne. Dans les groupes sociaux où les filles n'étaient pas engagées dans une union par les parents dès la naissance, qu'à l'adolescence se posait la question du choix d'un conjoint, il y avait en effet une période assez courte – une année – pendant laquelle plusieurs prétendants courtoisaient la même fille. Avant qu'elle ne s'engage avec l'un d'eux qui versait alors les compensations matrimoniales, ces hommes démontraient à la fois leur intérêt et leur fortune en lui offrant ainsi qu'à ses parents des cadeaux. Le terme, employé comme substantif, désigne par conséquent le pourvoyeur masculin, le protecteur potentiel, figure emblématique d'un ordre social où la sexualité des femmes est échangée contre des biens et où leur mise sous tutelle économique par les hommes est généralisée. L'entrée en union des femmes étant classiquement précoce et celle des hommes tardive dans la société sénégalaise, ce personnage dont le pouvoir se mesure à la valeur de ses cadeaux est généralement un homme plus âgé et parfois déjà marié (un polygame). Ce n'est pas celui dont la fille est amoureuse, son ami de cœur (*far* en wolof), son amant éventuellement, son « copain » comme l'on dit en français ou son mec (*guyin* de l'anglais *guy*). Celui-ci est généralement du même âge qu'elle ou presque, mais pour cette raison justement n'a pas les moyens de supporter les frais d'un mariage et de payer une dot.

Cette distinction s'est encore amplifiée en milieu urbain du fait de la paupérisation. Alors que les normes de démonstration de puissance économique de l'homme et d'entretien de l'épouse restent affirmées comme un idéal social largement partagé, surtout par les femmes [Antoine, Djiré et Nanitelamio, 1998 ; Adjamagbo, Antoine, 2004 ; Dial, 2007], les difficultés économiques empêchent de nombreux jeunes hommes de l'atteindre : ne pouvant faire face à ces obligations faute de revenus suffisants, ils restent célibataires, songent à émigrer pour s'enrichir ou se tournent vers une partenaire étrangère, ce qui autrefois était considéré comme le comble de la mésalliance¹⁸ (*gém xeet*, déshonorer sa communauté). Ainsi que le constate l'un des antiquaires interrogés, encore célibataire à 34 ans :

« Chez nous les femmes coûtent cher, c'est pas donné sur un plat, y en a beaucoup qui préfèrent se taper une femme blanche, ça coûte moins cher, c'est elle qui nous épaulé aussi ».

¹⁸ Bien que décrié, ce type d'alliance a néanmoins pu représenter pour des hommes de l'élite coloniale et post-coloniale, surtout s'ils étaient castés, un moyen d'ascension sociale.

Dans le même temps, en ville où vit la moitié de la population sénégalaise, dont une grande partie dans des soucis matériels constants, la pratique du *mbaraan* s'est détachée, chez les jeunes filles, de la perspective de l'engagement de mariage. On distingue désormais les filles sérieuses, sages et réservées, qui restent tranquilles à la maison en attendant de se marier, de celles plus aventureuses, plus autonomes et extraverties qui pratique le *mbaraan*. Celui-ci constitue une variante féminine de l'économie morale de la ruse et de la débrouille [Fouquet, 2007], un moyen pour des jeunes filles peu argentées d'accéder aux plaisirs de la ville – sinon hors de portée financière – aux frais d'hommes plus âgés et fortunés qui espèrent les mettre dans leur lit. Cette pratique s'apparente à ce qu'on nomme en Afrique du Sud *phanding*, un néologisme anglais qui vient du zulu *ukuphanda*, gratter le sol pour se nourrir à la manière des poules et qui, dans les *townships*, désigne la quête de *boy friends* aisés par des jeunes filles qui espèrent d'eux de l'aide pour payer par exemple le loyer, des téléphones portables ou des vêtements à la mode [Hunter, 2002]. Les *mbaraankat* ou mbaraneuses se font ainsi classiquement offrir des sorties au restaurant ou en boîte de nuit et s'arrangent pour faire également profiter leurs amies de ces occasions et, comme l'excellence esthétique est fort recherchée, elles se font payer des tenues, des coiffures, des objets de luxe. Mais elles peuvent aussi, avec l'argent de leurs divers pourvoyeurs, contribuer à la « DQ », la dépense quotidienne de la famille et même aider financièrement le copain de cœur. Le savoir faire d'une mbaraneuse consiste à jongler entre plusieurs pourvoyeurs et soutirer à chacun le maximum, sans scrupules, en donnant le minimum. D'une part, elle ne doit pas montrer directement sa motivation économique, ne pas demander mais plutôt susciter une aide, des cadeaux – ce qui s'appelle « faire le désintéressement intéressé » [Smette, 2001 : 67] –, d'autre part, elle doit faire miroiter aux hommes ses faveurs sexuelles plutôt que de les leur accorder. Ces deux caractéristiques sont censées séparer les mbaraneuses des prostituées, extrêmement stigmatisées, appelées *caga*, un terme wolof qui désigne les femmes libres – célibataires d'un certain âge, divorcées, veuves, toutes censées être forcément en quête d'un homme – et par extension les femmes de mauvaise vie. Or, parmi celles que l'on range au Sénégal dans la catégorie des prostituées clandestines, aux côtés de commerçantes à la sauvette qui acceptent les relations sexuelles avec des grossistes, des transporteurs ou des policiers pour obtenir leurs produits à bas prix ou se tirer d'ennuis, de petites bonnes qui espèrent échapper à la subalternité de leur condition en se trouvant un protecteur, il y a également des lycéennes et des étudiantes qui assurent ainsi leur look, parfois leurs frais de scolarité. En réalité, la frontière entre ces catégories semble poreuse et celles qui admettent

échanger de la sexualité contre de l'argent doutent que les *mbaraneuses* qui veulent de l'argent puissent éviter de passer par là [Smette, 2001 : 82].

La pratique du *mbaraan*, spécifiquement féminine à l'origine, ne l'est plus. À la figure de la mbaraneuse s'ajoute désormais celle du mbaraneur, représenté sur la Petite Côte comme l'homme qui se fait entretenir par une ou des femmes européennes, successivement ou simultanément :

« Il y a des hommes qui le font, qui collectionnent les copines françaises comme des Sénégalaises qui collectionnent les Blancs » précise à ce sujet un barman de Saly âgé de 24 ans. La pratique masculine n'apparaît pas cependant exactement symétrique à la pratique féminine. Alors que la mbaraneuse se vante de ses talents d'arnaqueuse à ses amies, mais les cache à ses parents, surtout à son père et souvent à son ami de cœur – qui pourraient se sentir déshonorés –, la famille du mbaraneur est généralement au courant, puisque l'homme y amène la « copine française » dans l'idée d'inspirer confiance à celle-ci, de lui faire prendre conscience des besoins de la maisonnée et comprendre le bien-fondé de demandes¹⁹. S'il arrive à une jeune femme de redistribuer à sa famille ou à son copain une partie de ce qu'elle « gratte » sur son protecteur plus âgé, ce n'est pas systématique. Elle peut aussi le claquer en dépenses ostentatoires avec ses amies [Fouquet, 2007]. En revanche, les avantages matériels obtenus dans la relation avec une Européenne sont utilisés pour se conformer aux normes de la masculinité au sein de la société sénégalaise, accumuler suffisamment d'argent pour payer une dot et se marier ou acheter une voiture qui servira à travailler comme chauffeur et permettra de nourrir la famille. L'homme assure ainsi ses obligations d'entretien vis-à-vis de ses parents et, s'il est marié, de sa femme et de ses enfants, si bien que la copine française représente le « grenier » de toute la maisonnée.

« Elle vient avec moi à la maison, ma mère la connaît, ma femme la connaît, ma femme préfère que j'aie une copine française. Avec les Sénégalaises, les femmes sont jalouses » dit un mbaraneur de 30 ans, marié avec deux enfants, qui a, au moment de l'entretien, une copine française attirée de 58 ans rencontrée un an auparavant, qui est déjà revenue plusieurs mois et envoie de l'argent. Sa femme connaît évidemment le statut de la Française et la tolère d'autant mieux comme une sorte de co-épouse que celle-ci, plus âgée, n'est pas perçue comme une rivale dangereuse du point de vue de la séduction ou de la procréation. La copine par contre, comme souvent dans ces cas, du moins dans les débuts des relations, ignore le statut d'épouse

¹⁹ Stratégie relevée également chez les *beach boys* en Gambie [Brown, 1992] et au Malawi [Prowse, 2004].

de la Sénégalaise, pense qu'il s'agit d'une sœur ou d'une cousine vivant chez la mère de son amant et prétend avec lui à une relation exclusive ce qui finit par faire des histoires :

« De temps en temps, ma femme, elle pète les plombs. La Française, elle veut que je reste quatre mois avec elle et que je laisse ma femme, mais ça n'est pas possible, c'est trop. Elle est collante. C'est dur de vivre avec une Française, ce n'est pas facile, on n'a pas les mêmes coutumes. Tu sais s'il y a une différence d'âge dans le couple, tu dois boire un peu pour... sinon tu vas pas tenir le coup. Le soir, je peux boire une bouteille. C'est compliqué, elle veut qu'on aille à la plage, j'ai pas envie mais je vais le faire pour lui faire plaisir. Tous les 19H elle vient prendre l'apéro, après on va manger au restaurant, c'est chiant. Elle te montre de temps en temps que c'est elle la chef, elle te dit la maison est à moi, elle me dit toutes les cinq minutes quand tu bouges, tu vas où, tu fais quoi. J'ai les boules. De temps en temps, je lui dis : j'arrive. Mais j'éteins mon portable et je vais à Mbour [voir sa femme]. Alors elle prend mes affaires, elle met dehors. Après elle me téléphone : excuse-moi, et je reviens. J'attends que ce soit elle qui largue mais pas moi, ce serait trahir. »

On voit dans ce récit masculin la complexité du rapport de force provoqué par l'inégalité économique et les différences entre les normes de genre ainsi que le conflit intérieur observé de façon récurrente dans les situations post-coloniales où le désir, encore en partie situé en référence à la place qu'occupe l'Autre, inscrit le sujet au moins à deux places à la fois. Ce qui génère un vécu d'oppression et de contrainte, sur le plan sexuel et domestique, auquel l'usage de produits, alcool ou chanvre indien, est présenté comme un palliatif, lui-même ambivalent puisque stigmatisé par l'Islam mais vu comme facteur d'intégration à une vie toubabisée²⁰. Autant que l'asymétrie de pouvoir économique et la contrainte sociale qui en découle, le malaise suscité par le conflit psychique rapporté témoigne ici d'un certain degré de subordination masculine [Pheterson, 2001 : 175].

Tel n'est pas le cas de la mbaraneuse qui réussit à obtenir des avantages économiques sans payer de sa personne, et conserve finalement, grâce à son intelligence des situations, une position de force. À la différence de sa contrepartie féminine, le mbaraneur, enfermé dans une représentation de la masculinité selon laquelle un homme ne peut résister aux propositions féminines – et encore moins quand il se considère comme un hyper mâle africain – se doit de satisfaire sexuellement ses partenaires. Il ne peut donc se soustraire à l'obligation sexuelle. Sa marge de manœuvre consiste donc à la négocier au mieux dans le cours de la relation. Par

²⁰ « Les vieilles *tubaab* elles fument trop et moi je suis forcé d'en prendre pour aller avec elles au lit » déclare dans un autre entretien un antiquaire de 26 ans.

exemple, après avoir eu des rapports une ou plusieurs fois et démontré ainsi sa virilité, il explique à la partenaire européenne que certes, dans un transport amoureux, il ne s'est pas contrôlé ces fois-là, mais qu'étant un garçon sérieux et religieux, il ne peut continuer ainsi sans se marier. Les mbaraneurs comme cet antiquaire de 27 ans appellent cette tactique « serrer la ceinture à la femme » :

« Parfois les *tubaab* elles sont là pour profiter de la personne. Moi, je leur pose des questions sur leurs intentions. Parfois je te serre la ceinture, je te parle, on vit dans la même maison et je vois comment elle est bonne ou mauvaise. »

S'il n'est pas envisageable qu'un *mbaraankat* masculin se refuse sexuellement, du moins totalement, dans le cadre de rapports hétérosexuels, il n'en va pas de même dans le cadre de rapports homosexuels, du moins en principe. La plupart des antiquaires interrogés, dans leur recherche d'amitiés professionnelles avec les *tubaab* – pas seulement les femmes – ont en effet aussi eu des offres homosexuelles alléchantes du type « villa, voiture, visa, virement », d'après eux refusées parce que trop transgressives. Ainsi le mbaraneur dont les relations difficiles avec sa copine française ont été exposées plus haut :

« Il y a trois quatre ans, il y a un Français qui habite Paris, il m'avait proposé qu'on vive ensemble, je viens à Paris, il fait tout pour moi, il paye une voiture, il construit une maison. Mais comme moi je suis musulman, j'ai pas le droit, quoi. J'ai aussi un autre ami c'est un pédé, il y a plusieurs. Il y a un autre monsieur qui m'a dit : si je peux t'avoir chez moi, je ne vais plus sortir voir mes copains. Ils draguent des mecs qui ont besoin d'argent, des mecs qui sont un peu fatigués. Ils leur proposent une voiture, je vais te construire une maison, je vais te faire ça. Ce n'est pas 90% des jeunes qui peut rejeter leurs offres car les pédés, ils ont des sous. »

Ce récit affirme clairement l'existence de bisexualités dans ce milieu et corrobore le propos de C. Enel *et al.* (cf. ce volume). Un autre homme, 37 ans, qui évoque ses débuts dans l'activité, vingt ans auparavant, explique la façon de faire généralement revendiquée par les antiquaires dans les relations avec les touristes homosexuels :

« D'ailleurs moi à Mbour à l'hôtel, une fois, un pédé est venu me draguer. Je lui ai dit : non, tu peux tenter avec les autres, mais ça, ça n'est pas mon job, je fais pas ça. Carrément il m'a amené dans sa chambre, il m'a donné un joli ensemble, je l'ai freiné, j'ai pris l'ensemble, je lui ai dit : on peut discuter mais ça s'arrête là. »

L'attitude prônée ici obéit aux mêmes règles morales que celles auxquelles les mbaraneuses qui ne veulent pas être confondues avec des prostituées doivent se conformer : prendre ce qu'on peut tout en ne donnant que le minimum en échange, de la présence et de la conversation, mais surtout pas de sexualité. Dans le monde des *mbaraankat*, le stigmate infâmant de pédé semble ainsi occuper chez les hommes la fonction de celui de putain chez les femmes. Ceci évidemment renvoie aux catégories du licite et de l'illicite au Sénégal où la prostitution n'est autorisée qu'encartée, contrôlée par l'Etat, sinon exposée à sa répression et où l'homosexualité demeure un délit, mais surtout signe l'obligation de conformité à l'hétérosexualité et la force d'imposition des normes de genre.

Les situations de sexe transactionnel décrites montrent qu'aux confins de l'intime et du social, les rapports de force sont plus complexes que l'on ne croit. Elles mettent en lumière chez mbaraneuses comme chez les mbaraneurs une capacité, à partir de situations de domination, à résister à l'infériorisation, à ouvrir un espace de contestation des inégalités économiques et à capter à leur avantage les biens des possédants pour se rapprocher d'un idéal de vie situé vers le Nord. Le parallèle entre eux cependant s'arrête aux conduites d'accaparement économique. Les mbaraneuses ont un comportement absolument conforme aux normes de genre : elles tablent sur leur excellence esthétique pour séduire, tout en restant dans les limites de la respectabilité, des hommes plus âgés et fortunés – des Blancs parfois mais le plus souvent des Sénégalais – et en profitent pour les arnaquer. En revanche, les antiquaires, gigolos débutants ou *businessmen* confirmés, s'écartent davantage des représentations dominantes du genre dans leurs transactions sexuelles avec des Européennes plus aisées et plus âgées qu'eux : les relations nouées se caractérisent en effet par un renversement dans l'asymétrie habituelle d'âge et de pouvoir économique, un pilier de la domination masculine au Sénégal, et se traduisent par une certaine subordination de ces hommes. L'intégration de la sexualité masculine dans un échange économique et sa transformation en service dans ce cadre ne suffisent cependant pas à la domestiquer complètement et à annihiler toute autonomie décisionnelle en la matière. De plus les transgressions de l'hétérosexualité la plus normative avec les femmes touristes ne s'opposent pas de front au système puisque ce sont précisément ces relations qui leur permettent de se conformer aux obligations masculines d'entretien de leurs épouses et de leurs familles sénégalaises. Il est significatif de ce point de vue que ce soit du stigmate de pédé – qui renvoie

dans le sens commun à l'inversion des rôles de genre – et non de celui de gigolo que les *mbaraneurs* doivent se protéger vis-à-vis de leurs autres relations familiales et sociales.

La figure stéréotypée du vieux blanc libidineux en quête de jeunes et jolies sénégalaises ne semble pas non plus directement superposable à celle de la touriste quinquagénaire ou sexagénaire se baladant pâmée main dans la main avec un athlète ou un rasta local. Il faudrait évidemment en savoir davantage sur les Européennes qui se tournent vers ce marché sexuel et matrimonial parallèle pour préciser, dans les relations nouées, l'intrication de la domination économique non seulement avec les normes de genre et d'âge, mais aussi avec les représentations racistes. Beaucoup d'entre elles présentent des stigmates physiques – le plus souvent l'âge, parfois le poids – et également des stigmates sociaux car bien qu'elles paraissent forcément, puisque que *tubaab*, fortunées aux *mbaraneurs*, leur statut social et leurs ressources économiques sont en réalité souvent modestes. Il est probable que les préjugés hérités du passé colonial continuent à jouer un rôle chez elles comme chez leurs partenaires sénégalais. L'on ne peut exclure qu'elles considèrent, au-delà de la supériorité économique, leur « blancheur » et leur appartenance au « premier monde » comme des qualités susceptibles de compenser leur âge et leur manque de séduction, donc de s'échanger contre les ressources masculines que sont la jeunesse (relative) et la puissance sexuelle (supposée). Il est aussi possible qu'elles attendent de ces relations une restauration inespérée de leur image [Le Bihan, 2003], qu'elles restent prisonnières de la conception féminine romantique et oblatrice de l'amour²¹ et soient prêtes, du moins pour une partie d'entre elles, à partager leurs maigres avoirs et à offrir à ces hommes, en échange de présence et de sexualité, une sécurité économique, administrative (le mariage) et affective. Quitte à se soumettre à des exigences domestiques qui renvoient à des normes très inégalitaires, à affronter le mépris puis l'abandon du partenaire, et finalement à se mettre dans une position elle aussi invivable.

Remerciements :

Cette étude a bénéficié d'un financement de l'Agence Nationale de Recherche sur le Sida. Je remercie France Lert, directrice de l'Unité 687 de l'INSERM, dont le soutien m'a permis de la mener à bien ainsi qu'Emmanuel Lagarde et d'Abdoulaye Sidibé Wade pour leur implication dans le projet et la mise en place de l'étude. Mon travail de terrain doit beaucoup à l'amitié et à l'aide d'Eric Kanago et de Falilou N'Diaye ainsi qu'à ma collaboration avec

²¹ Cf. sur ce point une étude réalisée auprès de clientes « blanches » habituées d'une boîte de nuit afro-antillaise à Paris [Salomon, 2007].

Youssou Sarr et Nini Diouf. Enfin, je tiens à remercier Ousseynou Faye et Mamadou Dieng pour les éclairages qu'ils m'ont apportés.

Bibliographie :

ADJAMAGBO A., ANTOINE P. [2004], « Être femme « autonome » dans les capitales africaines. Les cas de Dakar et Lomé », in *Hommage à Thérèse Locoh*, Paris. Ined, 13 p.

ADJAMAGBO A., ANTOINE P. et DIAL F.B [2004] « Le dilemme des Dakaroises : entre travailler et bien travailler », in *Gouverner le Sénégal : entre ajustement structurel et développement durable*. Paris, Karthala : 247-272.

ANTOINE P. ET NANITELAMIO J. [1995], « Peut-on échapper à la polygamie à Dakar ? » *Chronique du CEPED*, 32.

ANTOINE P., DJIRE M. et NANITELAMIO J. [1998], « Au cœur des relations hommes-femmes : polygamie et divorce », in *Trois générations de citadins au Sahel. Trente ans d'histoire sociale à Dakar et Bamako.*, Paris, L'Harmattan : 147-180.

BIAYA T.K. [2000], « La Culture Populaire: une auberge espagnole ou une nouvelle discipline ? », *Africa Policy Information Center*, www.africaaction.org.rtable/bia0005f.htm

[2001], « Les plaisirs de la ville : Masculinité, sexualité et féminité à Dakar (1997-2000) », *African Studies Review*, 44, (2) : 71-85.

BROWN N. [1992], « Beachboys as culture brokers in Bakau Town, The Gambia », *Community Development Journal*, 27 (4) : 361-370.

BOWMAN G. [1989], « Fucking Tourists : Sexual Relations and Tourism in Jerusalem's Old City », *Critique of Anthropology*, 9 (2) : 77-93.

[1996], « Passion, Power and Politics in a Palestinian Tourist Market », in T. SELWYN (ed), *The Tourist Image : Myths and Myth Making in Tourism*, New York and London, John Wiley & Sons : 83-103.

CABEZAS A. [2002], « Between Love and Money: Sex, Tourism and Citizenship in Cuba and the Dominican Republic », *Signs : Journal of Women in Society and Culture*. University of Chicago Press, September 28.

CISSE O. [2007], *L'argent des déchets. L'économie informelle à Dakar*, Paris, Karthala, 165 p.

COHEN E. [1971], « Arab Boys and Tourist Girls in a Mixed Jewish/Arab Community », *International Journal of Comparative Sociology*, 12 : 217-233.

CRICK M. [1989], « Representations of International Tourism in the Social Sciences : Sun, Sex, Sights, Savings, and Servility », *Annu. Rev. Anthropol.*, 18 : 307-44.

CRICK M. [1989], « Representations of International Tourism in the Social Sciences : Sun, Sex, Sights, Savings, and Servility », *Annu. Rev. Anthropol.*, 18 : 307-44.

DAHLES H. [1998], « Of Birds and Fish : Street Guides, Tourists, and Sexual Encounters in Yogyakarta, Indonesia », in *Sex Tourism and Prostitution. Aspects of Leisure, Recreation, and Work*, Cognizant Communication Corporation : 30-41.

DAHLES H. & BRA K. [1999], « Entrepreneurs in Romance: Tourism in Indonesia », *Annals of Tourism Research* 26 : 267-293

DE ALBUQUERQUE, K. [1998], « In Search of the Big Bamboo », *Transition* 77 : 48-57.

- DE ALBUQUERQUE, K., MCELROY, J. [2001], « Visitor Harassment : Barbados Survey Results », *Annals of Tourism Research* 28 (2) : 477-492
- DIAL F. B. [2007], « Le divorce, une source d'émancipation pour les femmes ? Une enquête à Dakar et Saint-Louis », in *Genre et sociétés en Afrique. Implications pour le développement*, Paris, Ined : 357-370.
- DIOP A. B. [1985], *La famille wolof : tradition et changement*, Paris, Karthala, 262 p.
- DIOUF N. [2003], « Les mariages mixtes à Mbour », Mémoire de maîtrise, direction Moustapha Tamba, Faculté des lettres et sciences humaines, UCAD, Dakar, non publié.
- EBRON P. [2002], *Performing Africa*, Princeton, New-Jersey, Princeton University Press, 244 p.
- FANON F. [1952], *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 239p.
- FAYE O. & THIOUB I. [2003], « Les marginaux et l'Etat à Dakar », *Le mouvement social* 204 (3) : 93-108.
- FOUQUET T. [2007], « De la prostitution clandestine aux désirs de l'Ailleurs : une « ethnographie de l'extraversion » à Dakar », *Politique africaine*, 107 : 102-124.
- GUILLAUMIN C. [1992], *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature* ; Paris, Côté-Femmes, 239 p.
- GÜNTHER S-A. [1998], « Sex tourism without sex tourists ! », in *Sex Tourism and Prostitution. Aspects of Leisure, Recreation, and Work*, Cognizant Communication Corporation : 71-80.
- GYSELS M., POOL R., & NYANZI S. [2005], « The adventures of the Randy Professor and Agela the Sugar Mummy : Sex in fictionnel serials in Ugandan popular magazines », *AIDS Care*, 17 (8) : 967-977.
- HEROLD E., GARCIA R., DEMOYA T. [2001], « Female tourists and Beach Boys », *Annals of Tourism Research*, 28 (4) : 978-997.
- HOTTOLA P. [2001], « Touristic Encounters with the Exotic West : Blondes on the screens and streets of India Tourism », *Tourism Recreation Research* 27 : 83-90.
- HOUELLEBECQ M. [2001], *Plateforme*, Paris, Flammarion, 396 p.
- HUNTER M. [2002], « The materiality of Everyday Sex : thinking beyond 'prostitution' », *African Studies*, 61,1 : 99-120.
- JENNAWAY M. [2008], « Cowboys, Cowoks, Beachboys and Bombs : Matching Identity to Changing Socioeconomic Realities in Post-2005 North Bali », *The Asia Pacific Journal of Anthropology*, 9 (1) : 47-65.
- KEMPADOO K. [2001], « Freelancers, Temporary Wives, and Beach Boys : Researching sex work in the Caribbean », *Feminist Review*, (67) : 39-62.
- KIBICHO W. [2004], « Tourism and the Sex Trade : Roles male sex workers play in Malindi, Kenya », *Tourism International Review*, 7 : 129-141.
- LEBIHAN Y. [2003], « Inscription sociale masculine et représentations de la femme selon son phénotype : analyse des lettres de réponse à des annonces matrimoniales fictives », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 60 : 25-39.
- LECLERC-MADLALA S. [2004], « Transactional Sex and the Pursuit of Modernity », *Social Dynamics* 29, 2 : 1-21.
- LEVY J., LAPORTE S., EL FEKI M. [2001], « Tourisme et sexualité en Tunisie. Note de recherche », *Anthropologies et Sociétés*, 25 (2) : 61-68.
- MALAM L. [2003], « Performing masculinity on the Thai beach scene », Department of Human Geography, RSPAS, ANU, Working paper 8, 15 p., ISSN :1320-4025 (pbk) ; 1447-5952 (online).

- MARIE A. [1997], « Du sujet communautaire au sujet individuel. Une lecture anthropologique de la réalité africaine contemporaine », in *L'Afrique des individus*, Paris, Karthala : 53-110.
- MEISCH L. [1995], « Gringas and Otavalenos. Changing Tourist Relations », *Annals of Tourism Research*, 22 (2) : 441-462.
- NYANZI S., ROSENBERG-JALLOW O., BAH O., NYANZI S. [2003], « Bumsters, big black organs and old white gold: Embodied racial myths in sexual relationships of Gambian beach boys », *Culture, Health & Sexuality*, 7 (6) : 557-569.
- O'CONNEL DAVIDSON J. [1996], « Sex tourism in Cuba », *Race & Class*, 37 (3) : 39-48.
- PICARD M., MICHAUD J. [2001], « Tourisme et sociétés locales, *Anthropologie et Sociétés* », 25-2. <http://www.ant.ulaval.ca/anthropologieetsocietes/2001-2-pres.html>
- PHETERSON G. [2001], *Le prisme de la prostitution*. Paris. L'Harmattan, 211p.
- PROWSE M. [2003], " « It's really just like fishing... what you catch depends on the bait you put on the line » : The construction of friendships between beachboys and tourists on the shore of Lake Malawi", *Livehoods at the Margins' Conference*, School of Oriental and African Studies London, <http://www.soas.ac.uk/antsocfiles/livehoods/papers/MartinProwsePaper.pdf>
- PRUITT D. and LAFONT S. [1995], « For Love and Money. Romance Tourism in Jamaica », *Annals of Tourism Research*, vol. 22 (2) : 422-440.
- RUBIN G. [1975], « Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex », in *Toward an Anthropology of Women*. New York, Monthly Review Press : 157-210.
- SALOMON C. [2007], « *Jungle fever*. Genre, âge, race et classe dans une discothèque parisienne », *Genèses* 69 : 97-111.
- [2009, sous presse], « Antiquaires et businessmen de la Petite Côte du Sénégal. Le commerce des illusions amoureuses » *Cahiers d'Etudes Africaines*.
- SAMB M. [1990], *De pulpe et d'orange*, Dakar, Enda tiers-monde, 112 p.
- SANCHEZ TAYLOR J. [2001], « Dollars are a Girl's Best Friend ? Female Tourists' Sexual Behaviour in the Caribbean », *Sociology* 35 : 749-64.
- [2006], « Female sex tourism: a contradiction in terms? », *Feminist Review* 83 : 42-59.
- SARR Y. [2002], « Approche sociologique de la pratique du tourisme sexuel à partir du cas des jeunes âgés de 18 à 24 ans de la Petite Côte au Sénégal », *Mémoire de DEA*, direction Boubacar Ly, Faculté des lettres et sciences humaines, UCAD, Dakar, non publié.
- SHAFFER K. [1996], « Tico and Gringa Relationships : A study of Acculturation », in *Tourism and its consequences : case studies from Quepos/Manuel Antonio, Costa Rica* (1) Reports from the 1996 North Carolina State University Summer Ethnographic Field School : 99-105.
- SMETTE I. [2001], « Managing Hearts, Bodies and Beauty. Young Dakar Women's Construction of Selves », Thesis submitted in partial fulfillment of the cand. polit. degree at the Department of social anthropology. University of Oslo, 183 p.
- SUMICH J. [2003], « Looking for the "other" : tourism, power and identity in Zanzibar », *Anthropology of Southern Africa*, 25 (1-2) : 39-45.
- TABET P. [2004], *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 207 p.

WAGNER U. [1977], "Out of Time and Space — Mass Tourism and Charter Trips", *Ethnos* 42 (1-2) : 39-49.

WAGNER U. AND YAMBA B. [1986], "Going North and Getting Attached: The Case of the Gambians", *Ethnos* 51 (3) : 199-222.

ZELIZER V. [2001], « Transactions Intimes », *Genèses* 42 : 121-44.

[2005], « Intimité et économie », *Terrain* 45 :13-28.

ZINOVIEFF S. [1991], "Hunters and hunted: Kamaki and the ambiguities of sexual predation in Contested Identities: Gender and Kinship in Modern Greece, Princeton: Princeton University Press : 203–220.